

SARA PENNYPACKER

PAX

ET LE PETIT SOLDAT

ILLUSTRÉ PAR
JON KLASSEN

FOLIO 
JUNIOR

PRIX SORCIÈRES 2018

FOLIO 
JUNIOR

Sara Pennypacker

Pax
et le petit soldat

Illustrations de Jon Klassen

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Faustina Fiore

GALLIMARD JEUNESSE

NOTE DE L'AUTEUR

*Le système de communication des renards
est un système complexe à base de vocalisation,
de gestes, d'odeurs et d'expressions.
Les phrases en italique dans les chapitres concernant
Pax tentent de traduire ce langage éloquent.*

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

Titre original : PAX

Édition originale publiée aux États-Unis par Balzer + Bray,
une marque de HarperCollins Publishers, New York, 2016

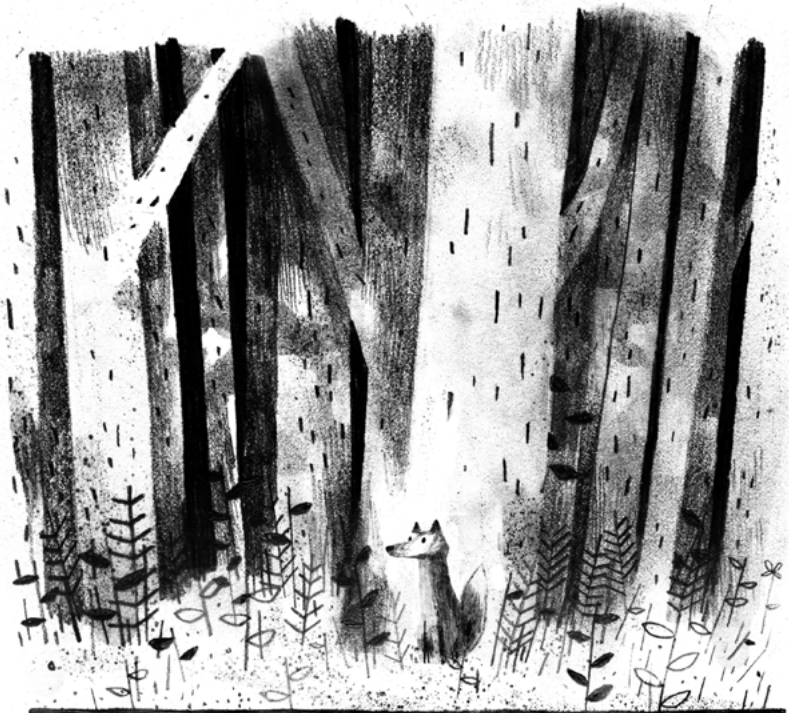
© Sara Pennypacker, 2016, pour le texte

© Jon Klassen, 2016, pour les illustrations

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2016, pour la traduction française

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2020, pour la présente édition

*À mon agent, Steven Malk,
qui a dit « Pax »*



*« Ce n'est pas parce que ça n'arrive pas ici
que ça n'arrive pas. »*



Le renard sentit avant le garçon que la voiture ralentissait, comme il sentait toujours tout en premier. À travers ses coussinets, sa colonne vertébrale, les poils tactiles de ses pattes. Les vibrations l'informèrent également que la route était devenue plus cahoteuse. Il se dressa sur les genoux de son garçon et flaira les odeurs qui filtraient par la fenêtre, ce qui lui apprit qu'ils voyageaient à présent dans une région boisée. Les senteurs aiguës des conifères – bois, écorce, pommes de pin et aiguilles – coupaient l'air comme des lames, mais en dessous, le renard reconnut la douceur du trèfle, et de l'ail sauvage, et des fougères, ainsi que des dizaines d'autres choses qu'il n'avait jamais rencontrées, à l'odeur verte et pressante.

Le garçon sentit quelque chose, lui aussi. Il ramena son animal contre lui et serra plus fort son gant de base-ball.

L'angoisse du garçon surprit le renard. Les rares fois où ils avaient voyagé en voiture auparavant, le garçon s'était montré détendu, ou même excité. Le renard enfonça son museau dans la paume du gant, même s'il détestait l'odeur du cuir. Son garçon riait toujours quand il faisait ça. Il allait refermer le gant autour de la tête de son animal, faire semblant de se battre contre lui, et ainsi, le renard le distrairait.

Mais aujourd'hui, le garçon souleva son renard et enfouit son visage dans la fourrure blanche de son cou, en le serrant fort contre lui.

C'est alors que le renard se rendit compte que son garçon pleurait. Il se tourna vers son visage pour vérifier. Oui, il pleurait – mais sans aucun bruit, ce que le renard ne l'avait jamais vu faire. Cela faisait longtemps que le garçon n'avait pas versé de larmes, mais le renard se souvenait qu'il criait toujours, comme pour exiger qu'on prête attention à ce curieux phénomène, cette eau salée qui coulait de ses yeux.

Le renard lécha les larmes, perplexe. Il n'y avait pas d'odeur de sang. Il se dégagea des bras du garçon pour inspecter son humain avec plus d'attention, inquiet à l'idée qu'il n'avait peut-être pas remarqué sa blessure, même si son odorat ne le trompait jamais. Non, pas de sang, pas même en train de s'accumuler sous la peau pour former un

hématome, et pas de moelle s'échappant d'un os brisé, ce qui était arrivé une fois.

La voiture tourna à droite, et la valise derrière eux glissa sur le côté. D'après son odeur, le renard savait qu'elle contenait les vêtements du garçon, ainsi que les objets de sa chambre qu'il manipulait le plus souvent : la photo qu'il conservait sur son bureau et tout ce qu'il dissimulait dans le tiroir du bas. Il donna des coups de patte dans un coin de la valise, dans l'espoir de parvenir à l'ouvrir suffisamment pour que le faible nez du garçon capte l'odeur de ses trésors et se console. Mais juste à ce moment-là, la voiture ralentit à nouveau et n'avança plus qu'au pas, moteur ronronnant. Le garçon se pencha en avant, la tête entre ses mains.

Les battements de cœur du renard s'accéléraient, et les poils de sa queue épaisse se hérissaient. L'odeur de métal brûlé que dégageaient les nouveaux vêtements du père lui brûlait la gorge. Il avança vers la fenêtre et la gratta. Parfois, à la maison, quand il faisait ce geste, son garçon soulevait un mur de verre semblable à celui-ci. Il se sentait toujours mieux quand le mur de verre était ouvert.

Mais cette fois, le garçon l'attira de nouveau sur ses genoux et parla à son père sur un ton implorant. Le renard avait appris la signification d'un certain nombre de mots humains, et il l'entendit prononcer l'un d'eux : « NON. » Souvent, ce

« non » était accompagné de l'un des deux noms qu'il connaissait : le sien ou celui de son garçon. Il écouta attentivement, mais aujourd'hui, c'était juste un « NON » suppliant, répété encore et encore au père.

Après une dernière secousse, la voiture s'arrêta complètement, penchée sur un côté. Un nuage de poussière s'éleva de l'autre côté de la fenêtre. Le père tendit la main vers le siège et, après avoir dit quelque chose à son fils d'une voix douce qui jurait avec l'odeur dure de mensonge qui émanait de lui, il saisit le renard par la peau du cou.

Le garçon ne résista pas, donc le renard ne résista pas. Il demeura suspendu et vulnérable dans la main de l'homme, même s'il était désormais suffisamment effrayé pour donner un coup de dents. Il ne voulait pas fâcher ses humains aujourd'hui. Le père ouvrit la portière de la voiture et se mit en marche sur des cailloux et des touffes d'herbe en direction d'un bois. Le garçon sortit et le suivit.

Le père posa le renard par terre, et le renard bondit hors de sa portée. Les yeux fixés sur ses deux humains, il fut surpris de constater qu'ils avaient désormais presque la même taille. Le garçon avait beaucoup grandi, ces derniers temps.

Le père désigna la forêt. Le garçon regarda son père pendant un long moment. De l'eau coulait encore de ses yeux. Puis il s'essuya le visage avec

le col de son tee-shirt et hocha la tête. Il plongea la main dans la poche de son jean et en sortit un vieux soldat en plastique, le jouet préféré du renard.

Le renard se tint prêt. Ce jeu familier consistait à jeter le petit soldat pour que le renard le retrouve, une prouesse qui semblait toujours émerveiller son garçon. Ensuite, le renard attendait avec le jouet dans sa gueule jusqu'à ce que son garçon le rejoigne et reprenne le soldat pour le lancer à nouveau.

En effet, le garçon leva le soldat en plastique et le jeta dans la forêt. Le soulagement du renard – ils étaient juste venus jouer ! – le rendit imprudent. Il fonça entre les arbres sans regarder derrière lui. S'il l'avait fait, il aurait vu le garçon s'écarter de son père et croiser les bras par-dessus son visage, et il serait revenu. Quel que soit ce dont son garçon avait besoin – protection, distraction, affection –, il le lui aurait procuré.

Mais il partit chercher le jouet. Le retrouver fut un peu plus difficile que d'habitude, car il y avait tant d'autres odeurs fraîches dans la forêt. Mais un peu seulement : après tout, le jouet portait aussi l'odeur de son garçon. Et c'était une trace qu'il aurait pu suivre n'importe où.

Le petit soldat était étendu sur le ventre près de la racine noueuse d'un noyer cendré, comme

s'il s'était laissé tomber par terre de désespoir. Son fusil, qu'il pressait infatigablement contre son visage, était enfoncé jusqu'à la garde dans l'humus. Le renard dégagea le jouet, le prit entre ses dents, et se dressa sur ses pattes de derrière pour que son garçon le retrouve.

Dans la forêt silencieuse, les seuls mouvements étaient ceux des rayons de soleil qui scintillaient comme du vert émeraude à travers les frondaisons. Il se dressa plus haut. Aucun signe de son garçon. Un frisson d'inquiétude parcourut la colonne vertébrale du renard. Il lâcha le jouet et glapit. Il n'y eut aucune réponse. Il jappa encore ; une fois de plus, seul le silence lui répondit. Si c'était là un nouveau jeu, il ne lui plaisait pas.

Il ramassa le petit soldat et entreprit de revenir sur ses pas. Tandis qu'il émergeait de la forêt, un geai passa au-dessus de lui en jasant. Le renard se figea, tirillé. Son garçon l'attendait pour jouer. Mais des oiseaux ! Il passait des heures à regarder les oiseaux depuis son enclos, frémissant de les voir trouver le ciel aussi facilement que ces éclairs qu'il voyait souvent pendant les soirées d'été. La liberté de leur vol le fascinait toujours.

Le geai jasa à nouveau, plus profondément dans la forêt, et obtint un chœur de réponses. Le renard hésita un moment de plus, les yeux

fixés sur les arbres à la recherche d'un autre éclat bleu électrique.

Soudain, derrière lui, il entendit le claquement d'une portière de voiture, puis un autre. Il se mit à galoper à toute vitesse, ignorant les ronces qui lui égratignaient les flancs. Le moteur de la voiture rugit, et le renard s'arrêta avec une glissade au bord de la route.

Son garçon baissa la vitre et tendit les bras. Tandis que la voiture démarrait au milieu d'une gerbe de gravillons, le père cria le nom du garçon :

– Peter !

Et le garçon cria le seul autre nom que connaisse le renard :

– Pax !



Il y en avait plein, alors.

Peter se rendit compte que c'était une remarque stupide, mais il ne put s'empêcher de répéter :

– Plein.

Il passa les doigts au milieu des soldats en plastique que contenait la boîte à gâteaux cabossée. Ils étaient tous identiques, en dehors de leur pose : debout, à genoux ou couchés sur le ventre, toujours avec un fusil pressé contre leur joue vert olive.

– J'ai toujours cru qu'il n'en avait qu'un seul.

– Non. Je n'arrêtais pas de marcher dessus. Il devait en avoir des centaines. Toute une armée.

Son grand-père rit de sa propre plaisanterie, mais pas Peter. Il tourna la tête et regarda intensément par la fenêtre, comme s'il venait d'apercevoir quelque chose dans le jardin de plus en plus sombre. Il leva le bras pour passer le poing sur sa mâchoire, exactement comme son père quand il grattait sa barbe

naissante, et essuya subrepticement les larmes qui avaient débordé de ses yeux. Il n'était qu'un bébé, de pleurer pour une chose pareille !

Et d'abord, pourquoi pleurait-il ? Il avait douze ans, et cela faisait des années que ça ne lui était pas arrivé, pas même quand il s'était fracturé le pouce en attrapant à main nue une balle en chandelle de Josh Hourihan. Malgré la douleur, il n'avait fait que jurer pendant qu'il attendait avec l'entraîneur qu'on lui fasse une radio. Comme un homme. Mais aujourd'hui, deux fois !

Peter attrapa un soldat dans la boîte et se remémora le jour où il en avait trouvé un semblable sur le bureau de son père.

– Qu'est-ce que c'est ? avait-il demandé en le soulevant.

Son père le lui avait pris des mains. Son visage s'était adouci.



– Bon sang. Ça fait un bail... C'était mon jouet préféré quand j'étais petit.

– Tu me le donnes ?

Son père lui avait jeté le petit soldat.

– D'accord.

Peter l'avait posé sur le rebord de la fenêtre, à côté de son lit, en dirigeant le fusil de

plastique vers l'extérieur, dans une pose satisfaisante, en défense. Mais moins d'une heure plus tard, Pax l'avait fait tomber d'un coup de patte, ce qui avait fait rire Peter : comme lui, Pax voulait l'avoir.

Peter laissa retomber le petit soldat dans la boîte. Il était sur le point de refermer le couvercle quand il remarqua le bord d'une photo jaunie qui dépassait du tas de soldats. Il tira dessus et la regarda. Son père, peut-être âgé de dix ou onze ans, le bras passé autour d'un chien en partie colley, en partie cent autres choses. Ça avait l'air d'être un bon chien, le genre d'animal qu'il aurait été normal d'évoquer devant son propre fils.

– Je ne savais pas que papa avait eu un chien, dit-il en passant la photo à son grand-père.

– Duke. L'animal le plus stupide qui ait jamais existé. Toujours dans mes jambes.

Le vieil homme examina l'image de plus près, puis dévisagea Peter comme s'il remarquait quelque chose pour la première fois.

– Tu as les mêmes cheveux noirs que ton père. Moi aussi, il y a longtemps, ajouta-t-il en caressant le duvet gris qui entourait son crâne chauve. Et regarde, il était maigre comme toi, et comme moi, avec ces oreilles en feuilles de chou. Tous les hommes de la famille sont pareils... La pomme ne tombe jamais loin de l'arbre, hein ?

– Non, c’est vrai.

Peter fit un petit sourire forcé, qui ne tint pas longtemps. « Dans ses jambes. » C’était l’expression que le père de Peter avait utilisée, lui aussi. « On ne peut pas lui coller ce renard dans les jambes. Il ne marche pas aussi vite qu’avant. Toi aussi, fais attention à ne pas te mettre en travers de son chemin. Il n’a pas l’habitude d’avoir un gamin chez lui. »

– Tu sais, continua le grand-père, à mon époque aussi, il y a eu la guerre, et je me suis engagé. Comme mon père avant moi. Et comme ton père maintenant. Dans la famille, quand le devoir nous appelle, nous répondons présent. Non, la pomme ne tombe jamais loin de l’arbre !

Il lui rendit la photo.

– Ton père et ce chien... Ils étaient inséparables. J’avais presque oublié.

Peter remit la photo dans la boîte et referma le couvercle avec force, puis glissa la boîte sous le lit, là où il l’avait trouvée. Il regarda de nouveau par la fenêtre. Ce n’était pas le moment de parler d’animaux de compagnie. Il n’avait pas envie d’entendre un sermon sur le sens du devoir. Et il ne voulait surtout pas entendre encore parler de pommes et de l’arbre sous lequel elles étaient forcées de rester.

– À quelle heure commencent les cours, ici ? demanda-t-il sans se retourner.

– Huit heures. On m’a dit que tu devais arriver en avance, pour te présenter au professeur principal. Mme Mirez, ou Ramirez... quelque chose du genre. Je t’ai acheté des fournitures.

Le vieil homme désigna de la tête un cahier à spirale, une gourde cabossée et quelques crayons attachés ensemble avec un gros élastique. Peter rangea le tout dans son sac à dos.

– Merci. En bus, ou à pied ?

– À pied. Ton père allait au collège à pied. Suis la route jusqu’au bout, tourne à droite dans la rue de l’École, et tu verras le collège. Un gros bâtiment en brique. Rue de l’École. Tu t’en souviendras ? Si tu pars à sept heures et demie, tu auras tout le temps.

Peter hocha la tête. Il avait envie d’être seul.

– D’accord. J’ai tout ce qu’il me faut. Je vais me coucher.

– Très bien, répondit le grand-père sans prendre la peine de cacher son soulagement.

Il sortit en fermant ostensiblement la porte derrière lui, comme pour dire « Tu peux occuper cette pièce, mais le reste de la maison m’appartient ».

Peter resta près de la porte et l’écoula s’éloigner. Au bout d’une minute, il entendit la vaisselle tinter dans l’évier. Il se représenta son grand-père dans la cuisine exigüe où ils avaient partagé un ragoût silencieux, cette cuisine qui sentait si fort

l'oignon frit que Peter était convaincu que l'odeur survivrait à son grand-père. Au bout d'une centaine d'années, après avoir été nettoyée par une dizaine de familles différentes, la maison conserverait probablement encore cette odeur amère.

Peter entendit son grand-père boitiller de nouveau dans le couloir jusqu'à sa chambre, puis le *clic* de la télévision qu'on allumait, le volume qu'on baissait, et la voix à peine audible d'un commentateur fébrile débitant des informations. Ce n'est qu'alors qu'il ôta ses baskets et s'allongea sur le lit étroit.

Il allait devoir passer tout un été, peut-être davantage, chez son grand-père, qui avait toujours l'air sur le point de sortir de ses gonds.

– Mais qu'est-ce qui le met toujours en colère ? avait-il un jour demandé à son père, des années plus tôt.

– Tout. La vie, avait répondu son père. Ça a empiré après la mort de ta grand-mère.

Lorsque sa propre mère était morte, Peter avait observé son père, inquiet. Au début, il n'y avait eu qu'un silence effrayant. Mais peu à peu, son visage s'était durci en une grimace de menace perpétuelle, et ses poings s'étaient crispés, comme s'il ne demandait qu'à trouver quelque chose qui le fasse exploser.

Peter avait appris à éviter d'être ce quelque

chose. Avait appris à ne pas se mettre en travers de son chemin.

L'odeur de graisse rance et d'oignons s'insinuait vers lui, provenant des murs, et même du lit. Il ouvrit la fenêtre. La brise fraîche d'avril pénétra dans la pièce. Pax n'avait jamais été dehors tout seul auparavant, à part dans son enclos. Peter s'efforça de chasser la dernière image qu'il avait de son renard. Il n'avait probablement pas couru longtemps derrière la voiture. Mais l'idée qu'il s'était laissé tomber sur le gravier du bas-côté sans comprendre ce qui se passait était pire encore.

Peter sentit son angoisse s'éveiller. Toute la journée, pendant le trajet jusqu'ici, Peter avait senti sa présence. Il se l'était toujours représentée comme un serpent lové au fond de lui, hors de vue, attendant le moment de ramper le long de sa colonne vertébrale en sifflant ses reproches habituels. *Tu n'es pas là où tu devrais être. Quelque chose de terrible va se passer parce que tu n'es pas là où tu devrais être.*

Il se tourna sur le côté et prit la boîte à biscuits sous le lit. Il en sortit la photo de son père, avec son bras passé nonchalamment autour du chien noir et blanc. Comme si l'idée qu'il risquait de le perdre ne l'avait jamais effleuré.

Inséparables. La note de fierté dans la voix de son grand-père quand il avait prononcé ce mot ne

lui avait pas échappé. Il avait raison d'être fier : il avait élevé un garçon qui connaissait la valeur de la loyauté et de la responsabilité. Qui savait qu'un enfant et son animal de compagnie devraient être inséparables. Brusquement, ce mot résonna comme une accusation. Pax et lui, étaient-ils donc... séparables ?

Non, ils ne l'étaient pas. Peter avait même parfois eu l'impression étrange que Pax et lui se confondaient. La première fois qu'il avait ressenti cela, c'était la première fois qu'il avait emmené Pax à l'extérieur. Le renardeau avait vu un oiseau et avait tiré sur sa laisse, tout tremblant, comme électrisé. Et Peter avait vu l'oiseau à travers les yeux de Pax – le vol miraculeux, l'impossible liberté, la vitesse de l'éclair. Il avait senti des frémissements parcourir sa propre peau, et ses propres épaules brûler, comme s'il avait voulu que lui poussent des ailes.

C'était arrivé à nouveau cet après-midi. Il avait vu la voiture faire demi-tour et partir comme si c'était lui qu'on abandonnait. Son cœur s'était emballé d'affolement.

Il avait de nouveau les yeux qui piquaient. Peter essuya rageusement ses larmes avec sa paume. Son père lui avait dit que c'était ce qu'il fallait faire. « Nous allons entrer en guerre. Cela signifie que tout le monde doit faire des sacrifices. Je dois m'engager : c'est mon devoir. Et toi, tu dois partir. »

Bien entendu, Peter s'y était à moitié attendu. Deux de ses amis avaient déjà fait leurs bagages avec leurs familles et étaient partis dès que les rumeurs d'évacuation avaient couru. Ce à quoi il ne s'était pas attendu, c'était au reste. Au pire. « Et ce renard... Bah, le moment est venu de le relâcher dans la nature, de toute façon. »

Un coyote hurla, si proche que Peter sursauta. Un deuxième lui répondit, puis un troisième. Peter s'assit sur le lit et claqua la fenêtre pour la refermer, mais c'était trop tard. Les hurlements et les aboiements, et ce qu'ils signifiaient, avaient déjà envahi son esprit.

Peter avait deux très mauvais souvenirs où figurait sa mère. Il avait aussi plein de bons souvenirs et se les repassait souvent pour se reconforter, même s'il avait peur qu'ils ne s'affadissent à force d'être constamment ressortis. Mais il avait enterré le plus profondément possible les deux mauvais souvenirs, et il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour les laisser enfouis. À présent, les coyotes qui hurlaient dans sa tête avaient exhumé l'un d'eux.



Un jour où il avait à peu près cinq ans, il avait trouvé sa mère debout, consternée, près d'une plate-bande de tulipes rouge sang. La moitié d'entre elles se tenaient au garde-à-vous, mais l'autre moitié avait été éparpillée sur le sol, pétales fanés.

– C'est un lapin qui a fait le coup. Il a dû trouver les tiges délicieuses. Le petit démon.

Ce soir-là, Peter avait aidé son père à préparer un piège.

– On ne lui fera pas de mal, hein, papa ?

– D'accord. Quand on l'aura capturé, on le conduira jusqu'à la ville voisine. Qu'il aille grignoter les tulipes de quelqu'un d'autre !

Peter avait garni le piège lui-même avec une carotte, puis avait supplié son père de le laisser dormir dans le jardin pour veiller dessus. Son père avait refusé, mais l'avait aidé à mettre le réveil pour qu'il soit le premier à se lever. Quand la sonnerie avait



retenti, Peter s'était précipité dans la chambre de sa mère pour la tirer par la main dans le jardin, afin qu'elle voie la surprise.

Le piège était couché sur le flanc au fond d'un cratère d'au moins un mètre cinquante de large. À l'intérieur se trouvait un bébé lapin, mort. Son petit corps ne portait pas la moindre marque, mais la cage était griffée et mordue, et le sol tout autour avait été labouré jusqu'à ressembler à du sable.

– Des coyotes, avait deviné son père en les rejoignant. Ils ont dû le faire mourir de frayeur en essayant de l'attraper. Et dire qu'aucun de nous ne s'est réveillé!

La mère avait ouvert la cage et avait pris le petit corps sans vie. Elle l'avait tenu contre sa joue.

– Ce n'étaient que des tulipes. Juste quelques tulipes.

Peter avait trouvé la carotte, dont un bout était rongé, et l'avait jetée aussi loin que possible. Puis sa mère avait posé le cadavre du lapin dans ses mains jointes et était allée chercher une pelle. Du bout du doigt, Peter avait caressé les oreilles, qui s'entrouvraient comme des fougères sur le crâne de l'animal; les pattes, miraculeusement petites; et la douce fourrure de son cou, humide des larmes de sa mère.

Quand elle était revenue, sa mère avait touché son visage brûlant de honte.

– Ce n'est pas grave. Tu ne pouvais pas savoir.

Mais *c'était* grave. À la suite de cet épisode, pendant longtemps, chaque fois qu'il fermait les yeux, Peter voyait des coyotes. Leurs griffes qui creusaient la terre, leurs mâchoires qui claquaient... Il se voyait lui-même là où il aurait dû être : en train de veiller dans le jardin, cette nuit-là. Encore et encore, il se voyait faire ce qu'il aurait dû faire : s'extirper de son sac de couchage, trouver un caillou, le jeter contre les prédateurs. Il voyait les coyotes s'enfuir dans l'obscurité et se voyait ouvrir le piège pour rendre sa liberté au lapin.

Avec ce souvenir, l'angoisse le frappa, si fort qu'elle lui coupa le souffle. La nuit où les coyotes avaient tué le lapin, il n'avait pas été là où il aurait dû être... et aujourd'hui non plus.

Il haleta pour remplir ses poumons et se redressa d'un bond. Il déchira la photo en deux, puis de nouveau en deux, et jeta les morceaux sous le lit.

Abandonner Pax n'était *pas* ce qu'il fallait faire.

Il sauta hors du lit. Il avait déjà perdu beaucoup de temps. Il fouilla dans sa valise pour y prendre un pantalon cargo, un tee-shirt de camouflage à manches longues et un pull en polaire, ainsi qu'un slip et des chaussettes de rechange. Il fourra le tout dans son sac à dos, sauf le pull, qu'il noua autour de sa taille. Couteau suisse dans la poche de son jean. Portefeuille. Il hésita pendant une minute

entre ses chaussures de marche et ses baskets, et opta pour les chaussures de marche, mais il ne les enfila pas.

Il regarda autour de lui dans la pièce dans l'espoir de trouver une lampe de poche ou n'importe quoi qui s'apparente à du matériel de camping. La chambre avait été celle de son père quand il était petit mais, à part quelques livres sur une étagère, son grand-père s'était visiblement débarrassé de toutes ses affaires. Il avait d'ailleurs été surpris quand Peter avait retrouvé la boîte à biscuits sous le lit : un oubli.

Peter passa les doigts sur les dos des livres. Un atlas. Il le sortit, bénissant sa chance, et le feuilleta jusqu'à ce qu'il trouve la carte où était tracée la route que son père et lui avaient empruntée.

– Tu ne seras qu'à cinq cents kilomètres de moi, avait tenté de lancer une ou deux fois son père dans le silence du voyage. Si j'ai un jour de congé, je pourrai venir te voir.

Peter savait que ça n'arriverait jamais. On ne donnait pas de jours de congé pendant la guerre.

De toute façon, ce n'était pas son père qui lui manquait déjà.

Tout à coup, il remarqua quelque chose : la route contournait une chaîne de basses montagnes. S'il coupait à travers au lieu de suivre la nationale, il gagnerait beaucoup de temps, sans

compter qu'il réduirait le risque d'être rattrapé. Il commença à déchirer la page avant de se rendre compte qu'il ne pouvait pas laisser un indice aussi évident à son grand-père. Il se contenta donc d'étudier la carte pendant un long moment, puis il remit l'atlas sur l'étagère.

Cinq cents kilomètres. Il devait pouvoir en couper plus d'un tiers en prenant le raccourci, donc disons trois cents. S'il pouvait marcher quarante ou cinquante kilomètres par jour, il serait là-bas en une semaine, ou moins.

Ils avaient laissé Pax à l'entrée d'une route qui menait aux ruines d'une vieille fabrique de cordes. Peter avait insisté pour qu'ils choisissent ce lieu, car il n'y passait presque jamais personne – Pax n'avait pas l'habitude des voitures – et parce qu'il y avait des forêts et des champs tout autour. Il savait comment y retourner ; dans sept jours, il trouverait Pax en train de l'attendre. Il refusait de penser à tout ce qui pouvait arriver à un renard apprivoisé en une semaine. Non : Pax serait sur le côté de la route, à l'endroit où ils l'avaient laissé. Il serait certainement affamé, et sans doute effrayé, mais en bonne santé. Peter le ramènerait à la maison, et ils y resteraient. Cette fois, qu'on essaie un peu de le forcer à partir ! C'était ça, ce qu'il fallait faire.

Pax et lui. Inséparables.

Il regarda à nouveau autour de lui, résistant à l'envie de partir en courant. Il ne pouvait pas se permettre d'oublier quelque chose. Le lit. Il tira sur la couverture, froissa les draps et donna des coups dans l'oreiller jusqu'à ce qu'il ressemble à un lit où quelqu'un avait dormi. Dans sa valise, il prit la photo qui avait trôné jusqu'ici sur son bureau (celle qui avait été prise lors du dernier anniversaire de sa mère, où elle tenait à la main le cerf-volant que Peter lui avait fabriqué, en souriant comme si c'était le plus beau cadeau qu'elle ait jamais reçu) et la glissa dans son sac à dos. Puis il sortit les objets qui avaient appartenu à sa mère et qu'il conservait en cachette dans le dernier tiroir de son bureau. Ses gants de jardinage, encore tachés de la dernière terre qu'elle ait jamais remuée; une boîte de son infusion préférée, qui avait perdu depuis longtemps son odeur de menthe poivrée; les chaussettes épaisses montant jusqu'aux genoux, rayées comme un sucre d'orge, qu'elle portait en hiver... Il les effleura un par un. Il aurait voulu tous les rapporter à la maison, à leur place. Finalement, il choisit le plus petit (un bracelet en or orné d'un phénix en émail, qu'elle portait tous les jours) et l'enfonça au milieu de son sac à dos avec la photo.

Peter regarda la chambre une dernière fois. Il aperçut sa balle de base-ball et son gant, et les mit

Découvrez d'autres enfants
au cœur de la tourmente

dans la collection

FOLIO 
JUNIOR



Pax et le petit soldat

Sara Pennypacker

Cette édition électronique du livre

Pax et le petit soldat

de Sara Pennypacker a été réalisée le 3 janvier 2019

par Melissa Luciani et Françoise Pham

pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé

d'imprimer en janvier 2020, en Espagne,

par l'imprimerie Novoprint

(ISBN : 978-2-07-066632-4 – Numéro d'édition : 281369).

Code sodis : N70935 – ISBN : 978-2-07-505114-9 Numéro

d'édition : 281371

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949

sur les publications

destinées à la jeunesse.